

#Grenouillage

Il fait encore sombre, le vent est froid. Une partie des clients de l'hôtel dort encore paisiblement pendant qu'une autre a déjà laissé place à celles qui, pourtant invisibles, viendront faire leur confort. Celui de trouver une chambre parfaitement entretenue, du linge de toilette immaculé, des draps doux et moelleux. À ce moment donc, je veille. Le regard attentif au va et vient de la rue, souvent calme. Les yeux à la recherche d'une femme emmitouflée, les traits fatigués, le dos courbé, les mains usées. La peau noire le plus souvent, le regard perdu aussi parfois dans ce pays dont elle ne saisit même pas les mots. Le français, cette barrière infranchissable, cause de tant d'injustices. Je veille donc.

Il est 8h. Une femme approche de l'entrée. Lorsque je l'interpelle et prononce le mot «syndicat». Un mot qui résonne et qui suscite tantôt un regard interrogateur, tantôt une lueur d'espoir. « C'est le bon dieu qui vous envoie » ou « Ca fait des années que l'on attend ça ». Les regards s'illuminent, le mien plus encore. La lutte est en marche. Les colères la guident. Et je déroule mon rap, raconte les victoires d'ailleurs pour donner l'envie et le courage ici. « Les femmes de chambre de Lyon sont en train de se mettre ensemble, elles ont créé un syndicat pour essayer d'améliorer les conditions de travail dans les hôtels. Tu en as entendu parler ? » Une organisation de masse avec des centaines de travailleurs. Un numéro de téléphone pour écrire l'histoire. Un de plus. Elle hésite. Je lis la peur. La peur de tout perdre, la peur de l'employeur si puissant, si blanc. Si dominateur, si omniprésent. Comme si là, dans cette rue, il l'observait. Comme si nos regards complices suffisaient déjà à justifier que s'abatte sur elle son courroux. Mais elle accepte. L'injustice qu'elle subit chaque jour est plus violente encore que la peur de voir disparaître le toit sous lequel elle tente de nourrir ses enfants. Le paiement à l'heure pour remplacer le salaire à la chambre, anachronisme du 21ème siècle. Le 13ème mois comme un rêve irréalisable. Les 2 jours de repos hebdomadaires comme une fiction.

Chaque matin, dans le froid automnal, défilent devant moi ces histoires de vie, ces combats de

femmes isolées. Isolées oui. Et chaque jour, je n'ai qu'une idée en tête : organiser. Je déroule mon rap. Faire se rencontrer ces colères, faire se lier ces destins. Écrire l'histoire invisible, tout comme elles, des

femmes de chambre. « Du coup, ça te dit de noter ton numéro de téléphone ici à la suite des autres ? » Je les attends. Parfois elles ne viennent pas. Ou plus tôt. Ou plus tard. Tellement invisibles que même lorsqu'on les cherche, même lorsqu'on les attend, on ne les voit pas. Voilà des heures que j'attends devant l'hôtel. Aujourd'hui je rentrerai bredouille. Frigorifiée. Pas d'espoir nouveau, pas de colères pour faire grandir ce mouvement qui tente de se mettre en marche. Pas de numéro de téléphone. Merde. Mais l'organisatrice prépare la suite.

Mon cerveau va à 100 à l'heure et m'épuise. Il réfléchit comment voir bouger ce géant endormi. Il l'imagine se lever et bousculer les pratiques de ces employeurs infâmes. De ces hommes et femmes sortis des plus grandes écoles où ils n'ont appris que l'asservissement des plus vulnérables au service de leur profit. « On est comme des esclaves » s'insurge Haroussi arrivée des Comores il y a 2 ans. « Ils nous traitent comme des animaux » murmure Asha, arménienne, bredouillant quelques mots de français et tentant de s'en sortir seule avec sa fille et les 450€ qu'elle touche pour 6 à 7h de travail 6 jours sur 7. C'est ça le tarif du paiement à la chambre. C'est ça leur réalité. C'est cette réalité-là qui s'apprête à voler en éclat. Parce que pendant qu'ils ajustent leur nœud de cravate, le bouton de leur chemisier, nous préparons la lutte. « Je vais en parler à toutes les autres et on t'appelle ». La lutte des femmes de chambre qui ne seront plus jamais invisibles. Il est 9h30. Je quitte les lieux. 2 numéros aujourd'hui. 0 hier. 4 demain. La lutte est en marche.

Je la vois qui s'agite derrière les vitres. Elle prépare le charriot, empile draps et serviettes. Ça doit être la gouvernante. Je suis arrivée trop tard pour lui parler. Elle est grande fine, un fichu sur les cheveux, la trentaine je dirais. Elle porte laborieusement une pile de linge plus haute qu'elle. Elle note sur un papier, échange quelques mots avec la réceptionniste et prépare probablement la répartition des filles dans les étages en fonction de l'occupation. Celles-ci ne devraient plus tarder à arriver.